Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

48 | 2003

Approches syntaxiques contemporaines

Présentation

Danielle Leeman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/116>

DOI : 10.4000/linx.116

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2003

Pagination : 7-12

ISBN : 0246-8743

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Danielle Leeman, « Présentation », *Linx* [En ligne], 48 | 2003, mis en ligne le 01 octobre 2003, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/linx/116> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.116>

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Présentation

*Danielle Leeman, Université de Paris X - Nanterre,
UMR 7114 : MoDyCo (CNRS)*

Le présent numéro de *Linx* a son origine dans l'idée, née en 2001, d'organiser une journée d'études dans le cadre de l'association CONSCILA (Confrontations en Sciences du Langage) sur le thème « Approches syntaxiques contemporaines » afin de tâcher d'y voir un peu clair dans la diversité des démarches et/ou des modèles en jeu dans les travaux actuels¹. Certes, la « grammaire générative »² garde l'image prestigieuse d'une théorie en son temps révolutionnaire, ayant radicalement transformé les conceptions non seulement proprement syntaxiques mais aussi épistémologiques et durablement marqué la pratique du travail linguistique ; cependant ont émergé dans les décennies suivantes, le plus souvent en opposition à elle³, de nouvelles propositions qui, pour la plupart, ne sont véritablement connues, maîtrisées et exploitées que par leurs tenants, tandis que, dans le même temps, de nombreux linguistes « perdaient le contact » avec la linguistique générativiste et s'éloignaient de la syntaxe.

Il y a certainement à cette situation plusieurs raisons convergentes : d'une part le foisonnement de ces théories, comparé à l'unicité de l'émergence du travail de Noam Chomsky – phare difficilement évitable dans le paysage de l'époque ; d'autre part les traductions relativement rapides et systématiques de ses ouvrages, les articles de lui qui sont parus (en français) dès 1966 (*Langages* 2 et 4) et la remarquable *Introduction à la grammaire générative* publiée par Nicolas Ruwet en 1967, qui a permis, par son caractère soigneusement explicite, non seulement aux chercheurs de s'approprier

¹ Ce désir est aussi ce qui a motivé (de manière indépendante) l'organisation par Dan Van Raemdonck, à l'Université Libre de Bruxelles, du colloque international « Modèles syntaxiques » les 6-7-8 mars 2003, dont les actes seront publiés en 2004 (Bruxelles, De Boeck, département Duculot).

² Les guillemets font écho au fait que l'étiquette, quoique répandue en France, n'est pas tout à fait appropriée ; cf. A. Zribi-Hertz (1996) *L'anaphore et les pronoms. Une introduction à la syntaxe générative*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, p. 16.

³ On ne peut pas dire que le « Lexique-Grammaire », par exemple, se soit construit en opposition à la grammaire générative, puisqu'il développe et prolonge (en les appliquant au français) les principes théoriques et méthodologiques définis par Z. Harris antérieurement à elle.

sans mal les tenants et aboutissants du modèle, mais aussi aux enseignants à l'université d'y initier leurs étudiants et les professeurs des premier et second degrés en formation continue ; cela a du même coup rendu possible le renouvellement, dès le début des années soixante-dix, de l'approche de la grammaire dans les manuels publiés à l'intention des écoles et collèges⁴.

On n'a pas eu de telles traductions ni une telle vulgarisation pour les modèles qui sont apparus par la suite, les « initiations à la linguistique » – voire à la syntaxe – creusant toutes plus ou moins le même sillon (les constituants, les arbres, les transformations), ce qui non seulement donne l'image peu stimulante d'un piétinement mais de surcroît ne prépare aucunement le public visé à comprendre la mathématisation qui s'opère, en relation en particulier avec le traitement automatique des langues. L'hiatus devient trop grand entre la formation (ou les habitudes de pensée) et des publications telles que celles de P. Miller et T. Torris en 1990 : *Formalismes syntaxiques pour le traitement automatique du langage naturel* (Paris, Hermes), ou d'A. Abeillé en 1993 : *Les nouvelles syntaxes. Grammaire d'unification et analyse du français* (Paris, Colin) – malgré l'écriture limpide de ce dernier –, d'autant que les années soixante-dix et quatre-vingts ont vu les préoccupations des linguistes se diversifier considérablement, avec par exemple l'attention portée à l'oral, où la classique unité « phrase » paraît peu pertinente, l'analyse des discours (politique, littéraire, scientifique, pédagogique, juridique, etc.), l'intérêt pour l'histoire de la linguistique et son épistémologie, la constitution d'une sociolinguistique, celle d'une didactique, la (re)naissance de la morphologie, etc. : autant de champs disciplinaires drainant formations et recherches hors de l'orbite de la syntaxe et le plus souvent contre elle.

Contre elle parce que, comme d'ailleurs N. Chomsky l'avait fait lui-même pour défendre de nouveaux modes d'appréhension de la grammaire (et de la science en général) par rapport à ses prédécesseurs, les propositions émergentes ont à justifier l'innovation qu'elles préconisent en montrant comment les modèles existants ne répondent pas à des questions théoriques qu'elles jugent fondamentales ou ne traitent pas des problèmes empiriques considérés par elles comme majeurs⁵ – le développement et le renouvellement de la grammaire générative elle-même reposent d'ailleurs sur les mêmes principes, l'objectif étant de construire des modèles réfutables puisque le progrès dans les connaissances est précisément vu dans la capacité de montrer l'inadéquation d'une théorie pour lui en substituer une (provisoirement) plus appropriée.

⁴ En particulier chez Larousse, sous la houlette d'Emile Genouvrier dans le premier cas, et de Jean Dubois dans le second.

⁵ M. Gross en 1976 contestait le privilège accordé à la construction de modèles « logico-informatico-mathématiques [...] construits à partir d'observations empiriques très limitées » (« Présentation » de J.-P. Boons, A. Guillet, C. Leclère : *La structure des phrases simples en français*, Genève-Paris, Droz, pp. 7-8). Moins de dix ans plus tard, c'est à la thèse de l'autonomie de la syntaxe que l'on s'attaque : « Après les années glorieuses des premiers développements de la grammaire générative, la syntaxe formelle est, depuis une dizaine d'années, remise en cause comme objet d'étude autonome distinct à la fois de l'étude du lexique et de celle du sens » (A. Abeillé, *op. cit.* : 9).

Du côté de l'enseignement concomitamment, la grammaire dite « de phrase » se voit contestée pour la raison que son apprentissage ne déboucherait pas sur une meilleure compréhension ni sur une production maîtrisée de textes oraux ou écrits, ce qui justifie *a posteriori* le caractère marginal de l'épreuve de « grammaire » aux concours (dont témoigne le coefficient qui lui est affecté). Priorité est donnée dans les actuels textes officiels à la « grammaire du texte » et à la « grammaire du discours », toutes deux « directement orientées vers l'expression », la « grammaire de phrase » n'apparaissant guère nécessaire que « chaque fois que l'on a besoin, pour orthographier correctement, d'identifier préalablement les classes et les fonctions. Elle peut également jouer un rôle essentiel dans la production et la compréhension de la phrase si elle cesse de multiplier et de disperser ses notions et les regroupe autour d'un nombre limité d'axes essentiels comme la détermination, la qualification, la complémentation » mais doit être subordonnée aux autres grammaires, puisque « le tout détermine fréquemment la partie » : « il paraît donc préférable, le plus souvent, de partir du discours et/ou du texte pour aller vers la phrase »⁶.

Les principes ici défendus sont, on le voit, aux antipodes d'une syntaxe formelle autonome, sans pour autant mériter d'être mis au compte d'une frileuse ignorance des avancées de la recherche puisque, de ce côté aussi, est de plus en plus revendiquée la pertinence des données attestées et particulièrement des « grands corpus » – avec d'autant d'assurance que « les enjeux industriels sont considérables »⁷ – au point qu'est récemment parue en Grande-Bretagne une grammaire descriptive de référence entièrement « corpus-based »⁸ dont le moindre mérite est de (dé)montrer que la séparation des usages ne concerne pas tant l'opposition entre l'oral et l'écrit que les genres (autrement dit par exemple, un récit oral et un récit écrit présentent beaucoup plus de points communs qu'un récit écrit et un texte juridique ou qu'un récit oral et une argumentation orale)⁹.

Le temps de la syntaxe serait-il passé, serait-elle donc devenue obsolète, le ringard objet d'un combat d'arrière-garde ? L'hypothèse qui a présidé à la publication du présent numéro de *Linx* est que le désintérêt actuel à l'égard de l'approche syntaxique peut reposer sur l'ignorance de ses résultats, et, pour commencer, sur le sentiment peu encourageant *a priori* qu'il faudrait un travail considérable de mise au courant, de lecture et de compréhension de textes difficiles, en anglais et sur l'anglais (dans le meilleur des cas) pour se faire une idée des modèles existants¹⁰. J'ai donc

⁶ Toutes ces citations sont extraites du fascicule publié par le Ministère de l'Éducation Nationale et de la Technologie : *Enseigner au collège. Français. Programmes et Accompagnements*, Paris, C.N.D.P., 1999 (« Classe de 6^e », pp. 46-47).

⁷ Habert, B. ; Nazarenko, A. ; Salem, A. (1997) *Les linguistiques de corpus*, Paris, Armand Colin, p. 10.

⁸ Biber, D. *et al.* (1999) *Grammar of Spoken and Written English*, London, Longman, Pearson-Education.

⁹ Cf. aussi à ce propos : Biber, D. (1988) *Variation across Speech and Writing*, Cambridge University Press. Ce type de découverte ne peut que confirmer l'orientation des textes officiels (cf. note 6), qui engagent à relier toutes les activités linguistiques à la narration en 6^e, à la description et au dialogue en 5^e-4^e, à l'argumentation en 3^e (*op. cit.* : 28), autrement dit au fonctionnement des « genres ».

¹⁰ C'est ce type de raison qui amène également A. Zribi-Hertz à écrire son livre (*op. cit.* : 7).

instamment recommandé aux différents contributeurs de ne pas présupposer chez le lecteur de familiarité particulière avec leur modèle – voire avec la syntaxe elle-même, le lectorat ne rassemblant pas que des syntacticiens – et par conséquent de présenter de manière claire, dans ses grands axes organisateurs et illustrée d'exemples accessibles, la théorie dans le cadre de laquelle ils travaillent. C'est dans le même ordre d'idées qu'ont été choisis les ouvrages très récents qui font l'objet d'un compte-rendu à la fin du numéro.

Marcel Cori introduit à la réflexion en expliquant ce que l'on entend par « mathématisation » en syntaxe et en montrant la justification d'une telle modélisation. On sera de la sorte peut-être plus facilement conduit à admettre le principe même des « formalismes », qui donnent souvent au profane l'impression d'être une montagne (de symboles) accouchant d'une représentation souriquoise (trois tableaux chacun de vingt lignes de signes opaques pour *Paul aime Marie*). M. Cori cite, pour les situer les uns par rapport aux autres et par rapport aux premiers états de la grammaire générative, différents modèles qui sont plus précisément détaillés dans ce numéro de *Linx*.

Anne Lablanche expose ainsi les grandes lignes définitoires de la Grammaire d'Arbres Polychromes Hiérarchisée (GAPH), formalisme élaboré à partir de « l'hypothèse des positions » avancée par J.-C. Milner¹¹, et montre son fonctionnement à travers l'exemple des complémentations infinitives : il s'agit d'atteindre l'objectif de rendre compte à la fois de l'identité de la position, par le biais d'une représentation unifiée des différents cas de figure, et de la spécificité des constituants susceptibles de l'occuper, révélée par le fait qu'ils n'ont pas (toutes) les mêmes propriétés syntaxiques.

Les trois modèles ensuite développés témoignent d'une volonté de plus en plus globalisante dans la définition des tâches dévolues à la grammaire ; ainsi Yannick Mathieu montre comment la Grammaire de Construction s'est élaborée à partir de la nécessité ressentie d'intégrer le sémantique dans la description syntaxique en dotant les constructions d'une interprétation : deux phrases telles que *Bill sent Mary a letter* (litt. « Bill a envoyé Mary une lettre ») et *Bill sent a letter to Mary* (« Bill a envoyé une lettre à Mary ») ne sont pas équivalentes puisque si, dans le deuxième cas, Mary est présentée comme la destinataire de la lettre, dans le premier elle est de surcroît la personne qui l'a effectivement reçue (il en irait de même en français dans respectivement *Jacques a envoyé une lettre à Marie* (elle ne l'a pas forcément reçue) et *Marie a reçu une lettre de Jacques*).

De même le modèle connu sous le label « HPSG » (pour Head-driven Phrase Structure Grammar, « grammaire syntagmatique guidée par les têtes »), présenté par Marianne Desmets, Sophie Hamon et Belinda Lavieu, a pour objectif une « vision simultanée » de l'ensemble des informations véhiculées par un « signe » (*i.e.* aussi bien un mot, un syntagme, une phrase) : ses propriétés phonologiques, morphologiques, syntaxiques, sémantiques et pragmatiques. Le système de représentation du modèle est soigneusement explicité et sont signalés quelques « points forts » de la description linguistique menée dans ce cadre.

La Role and Reference Grammar dont Jacques François expose les principales justifications et l'organisation dans ses grandes lignes témoigne également de la

¹¹ Milner, J.-C. (1989) *Introduction à une science du langage*, Paris, Le Seuil, pp. 299 sqq.

nécessité d'une grammaire plus « englobante » articulant la syntaxe à la sémantique et à la pragmatique : la composante sémantique, par le biais d'une « structure logique » organisée autour des entrées sémantiques des constituants à fonction prédicative et à fonction référentielle, et la composante pragmatique, qui spécifie la structure informationnelle (topic *vs* focus) de l'énoncé, sont premières, car elles sélectionnent conjointement une représentation syntaxique dédoublée en une projection des constituants et une projection des opérateurs. J. François précise sur d'autres points ce qui oppose la Role and Reference Grammar et les versions « gouvernement et liage » et « minimaliste » de la grammaire générative.

Précisément, Patrick Bellier, après avoir évoqué les grands principes organisant la réflexion de N. Chomsky, rappelle la structure d'une grammaire générative telle que l'articulent la composante lexicale et la composante syntaxique (dans cet ordre, qui ne correspond pas aux premiers états de la théorie où les unités lexicales venaient au contraire « remplir » les catégories définies par la syntaxe), puis introduit les questions qui motivent le « programme minimaliste » dans ces dernières années. La démarche est concrètement illustrée par l'exemple des « sujets ».

L'évolution de la grammaire générative, si elle a éclipsé sur le devant de la scène l'intérêt des linguistiques qui l'ont précédée, n'a pas empêché que continue à se développer en particulier la réflexion harrissienne sur la syntaxe et la forme des grammaires ; Amr Ibrahim rappelle les bases théoriques et méthodologiques du « Lexique-Grammaire » élaboré par M. Gross dans le cadre global des conceptions harrissiennes, et les grands résultats de cette démarche situés dans leur historique : la définition de la phrase simple dans ses composantes syntaxiques et lexicales, qui fournit une base « objectivée »¹² pour l'interprétation sémantique, la motivation et la rentabilité des « restructurations » dans la détermination des classes d'équivalences (de phrases), la mise au jour de l'importance des prédicats nominaux par le biais des « verbes supports ».

Curieuse histoire aussi que celle des Grammaires Catégorielles, déclarées bonnes à jeter au début des années cinquante faute de pouvoir rendre compte des morphèmes discontinus, en revanche si facilement traités par les transformations telles que conçues par N. Chomsky... Béatrice Godart-Wendling retrace ces aléas, et montre comment un modèle qu'on croyait falsifié par un contre-exemple est devenu une référence dans le contexte contemporain.

De fait, les grammaires catégorielles entrent dans la définition du modèle original élaboré par Jean-Pierre Desclés, à partir aussi des apports de S. K. Shaumyan et de Z. S. Harris : la Grammaire Applicative et Cognitive. Outre qu'il intègre une dimension énonciative et un niveau sémantico-cognitif, ce modèle se singularise également par une composante d'« exploration contextuelle » permettant de repérer dans l'environnement de l'énoncé ce qui contribue à son interprétation (comparer *Le Président était malade* et *Si le Président était malade, ça se saurait*), et plus généralement de caractériser la structure d'un texte. Une autre originalité, d'ordre théorique, qui l'oppose à d'autres modèles, est dans l'hypothèse fondamentale qu'« il n'y a pas de

¹² Cf. Gross, M. (1986) *Grammaire transformationnelle du français, 3 – Syntaxe de l'adverbe*, Paris, ASSTRIL, p. 32.

représentations sémantico-cognitives universelles » : ce qui est commun aux langues, ce sont des primitives conceptuelles et des opérations telles que prédication, thématization, détermination.

Ainsi, malgré les apparences – alimentées çà et là par la rumeur que la syntaxe, après une trentaine d'années de domination de la scène linguistique, aurait atteint ses limites et ne serait plus à l'ordre du jour –, la grammaire témoigne au contraire d'un beau dynamisme dans la multiplicité des modèles proposés¹³. N'est-ce pas pour la simple raison que c'est dans la syntaxe que gît le propre des langues¹⁴ ?

¹³ Tous ne sont évidemment pas représentés dans ce numéro de *Linx*.

¹⁴ Pour des arguments diversifiés en ce sens, cf. Jackendoff, R. (1994) *Patterns in the Mind. Language and Human Nature*, New York, BasicBooks.